



# Partout le feu

**La Tête Noire**  
LA COMPAGNIE

Texte paru aux éditions Verdier

**Hélène Laurain**

Mise en scène

**Patrice Douchet**

Avec sur scène

**Lillah Vial**, comédienne

**Camille Lockhart**, aka Ecran Total, DJ

Scénographie

**Anabel Strehaiano**

Création costumes

**Adélie Antonin**

Création lumière

**Jonathan Douchet**

Création musicale

**Jennifer Condaminet**



# Partout le feu

Texte **Hélène Laurain**

Paru aux éditions Verdier

Mise en scène **Patrice Douchet**

Avec sur scène **Lillah Vial**, comédienne et  
**Camille Lockhart**, aka Ecran Total - DJ

Scénographie **Anabel Strehaiano**

Création musicale et régie son **Jennifer Condaminet**

Création lumière **Jonathan Douchet**

Création costumes **Adélie Antonin**

Iconographie et photographies **Mélina Kielb**

Collaboration technique **Raphael Quédec** et  
**Gilles Rodriguez**

Production **Sylvie Moineau**

## Résumé

Laetitia est née trois minutes avant sa sœur jumelle Margaux et trente-sept minutes avant l'explosion de Tchernobyl. Malgré des études dans une grande école de commerce, elle grenouille au Snowhall de Thermes-les-Bains, une station de ski totalement artificielle sous bulle, au désespoir de ses parents.

Elle vit à la Cave dans la maison de son père, sorte de lieu de repli militant et festif, où elle écoute Nick Cave en compagnie de ses potes énervé.e.s, obsédée par les SUV et la catastrophe climatique en cours. Laetitia vit en Lorraine où l'État, n'ayant désormais plus de colonies à saccager, a décidé d'enfouir tous les déchets radioactifs de France. Alors avec sa bande, Taupe, Fauteur, Thelma, Dédé, elle mène une première action spectaculaire qui n'est qu'un préambule au grand incendie final. Dans ce premier roman haletant où l'oralité tient lieu de ponctuation, Hélène Laurain nous immerge au cœur incandescent des activismes contemporains.

## Note d'intention

En 2011, j'ai fait la création en France de *Nous les Vagues* de Mariette Navarro. Ce texte qui interrogeait la montée de l'insurrection, le passage de « je » au « nous » était porteur d'une puissante énergie. Après avoir envisagé un diptyque comprenant *Nous Les Vagues* (dans une nouvelle mise en scène) et *Zone à étendre* également de Mariette Navarro qui nous parle métaphoriquement d'un groupe qui quitte la ville pour essayer de retrouver un nouvel espace de vie dans la forêt et d'échapper ainsi aux contraintes du néo-libéralisme, j'ai mis en scène en 2019 *Wapiti Waves*, commande à Martinage, une fable théâtrale et musicale sur fond de réchauffement climatique puis j'ai répondu en 2021 à une commande de l'Agence nationale de la transition écologique pour faire le récit des *low-tech* en écrivant et en mettant en scène une petite forme nomade que j'ai intitulée *L'Invention du printemps*.



*Partout le feu* est arrivé dans mon parcours environné de ces textes, celui de Martinage, ceux de Mariette Navarro et de ma propre écriture.

Ce qui les relie c'est la notion d'engagement que tous contiennent. Engagement pour la planète, pour un monde meilleur, plus juste, plus respectueux de la nature et engagement pour des valeurs humanistes.

Ce qui les relie c'est aussi la formidable énergie qui les traverse. Une énergie puisée au coeur même des tragédies contemporaines où l'espoir demeure, dans les fêtes comme dans les luttes. La joie se fraye toujours un passage par l'amour, l'amitié, la solidarité des groupes et des bandes...

Ce qui les relie c'est la partition-performance qu'ils demandent aux artistes.

La partition textuelle vocale, physique, sensible, pour les acteurs.rice.s.

La partition sonore pour les musicien.ne.s, compositeur.rice.s et ingénieure.e.s du son.

La partition esthétique pour les scénographes, créatrice de costumes et éclairagistes.



Pour *Partout le feu*, j'ai l'intention de construire dès le début une partition commune. Que l'actrice qui portera le texte se sente environnée, soutenue, sublimée par l'ensemble des disciplines partenaires, par :

- une bande-son ininterrompue du premier au dernier mot avec des citations inspirées du roman (pop-rock, musiques minimalistes) augmentées de morceaux électro et accompagnée d'une création musicale originale ;

- la présence sur scène, aux côtés de l'actrice, d'une DJ, également comédienne en dialogue avec elle ;

- une scénographie issue du mouvement « brutalisme », un espace mental avec des signes évoquant les différents espaces extérieurs et intérieurs et des supports de jeu parfois flirtant avec un certain réalisme. Tout est fade, uniforme. C'est un décor de mauvais rêve.

- des costumes évolutifs de l'activiste à la jeune femme invitée aux soirées entre zadistes ou à des repas de famille. Costumes en « tas » sur le plateau, évoquant les fripes... ;

- des lumières parfois intégrées qui évoqueront l'incandescence jusqu'à peu à peu conduire à l'embrasement final.

Ce qui m'intéresse particulièrement c'est de suivre le chemin du jusqu'au-boutisme, de la radicalité. En quoi l'engagement pour une cause peut rendre impossible le retour en arrière. Et puis ce mélange de fêtes débridées, d'amitiés, d'amours déglingués, de dégoût, de naïveté et de mélancolie m'inspire comme le témoignage d'une époque où il faut essayer de se frayer un passage vers l'avenir en empruntant les fissures que le monde ultracapitaliste fabrique lui-même au fur et à mesure qu'il élève des murs contre la liberté.

**Patrice Douchet**



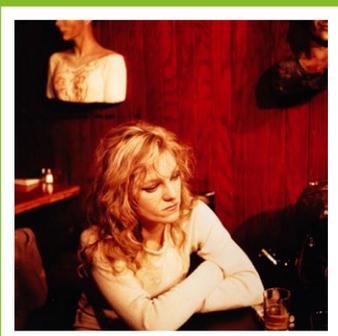
## Des musiques, des livres, des peintures, des photographies et des films

Dans son roman, Hélène Laurain cite plusieurs oeuvres musicales de la scène pop rock : David Bowie, Nick Cave, The Cure, Queen... Elle évoque aussi les compositions de Philip Glass, de Steve Reich. Le documentaire de Nicolas Humbert *Wild Plants* est aussi en bonne place dans les références citées par Laetitia, le personnage principal de *Partout le feu*.



De mon côté, la lecture du texte m'a aussi envoyé vers des films et des livres :

- *Thelma et Louise* du cinéaste de Ridley Scott pour la fin flamboyante ;
- *Georgia*, film d'Arthur Penn pour l'esprit festif et la figure libre d'une jeune femme ;
- *La Cécilia*, film de Jean Louis Comolli, film sur les communautés anarchistes à la fin du 19<sup>e</sup> siècle au Brésil ;
- *Le Dernier Contingent*, roman d'Alain Julien Rudefoucaud pour le baroud d'honneur de la jeunesse au bout du rouleau ;
- *Nos cabanes* de Marielle Macé ;
- Les peintures de Simon Huntaï ;
- Les photographies de Nan Goldin.



D'autres œuvres vont s'imposer comme inspirantes tout au long du travail.

## Jeux Olympiques d'hiver et Coupe du monde dans le désert

Nous allons dans le mur...  
En ayant pris soin d'allumer les phares !



Je rejoins la colère de Laetitia, l'héroïne du roman. Aujourd'hui, nous savons et malgré cela, et pour des raisons mercantiles, le monde continue à foncer droit devant. Des jeux olympiques d'hiver sans neige naturelle qui ont lieu à grands renforts de machines (comme dans le *Snow Hall* du livre), une coupe du monde de football en plein désert avec des stades climatisés sont des exemples planétaires de cette folie inarrêtable.

Nous essayons par tous les moyens d'agir quotidiennement sur notre environnement immédiat mais nos forces s'épuisent face à l'aveuglement des « puissants ».

Alors comment ne pas saluer les actes ultimes, les cris d'alerte, les « sacrifices » qui tentent de réveiller ceux qui détiennent le pouvoir et comment les empêcher par tous les moyens de nous précipiter dans le mur.

Ce roman secoue, dérange car il sort de la non-violence et témoigne d'une impatience : celle de mettre le feu aux poudres des consciences avant que ce même feu nous réduise en cendres.



## Les mots de Marguerite Duras

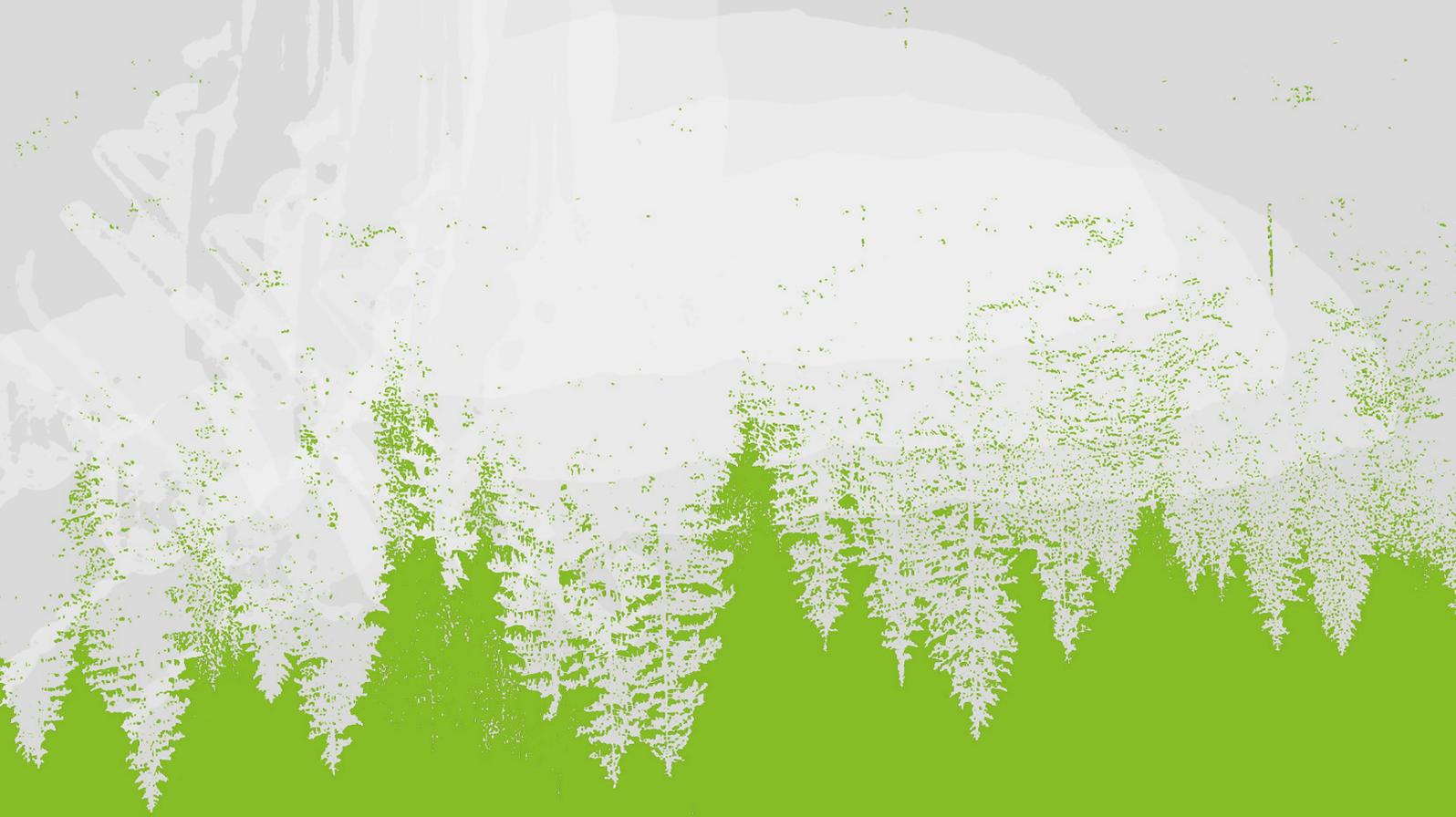
Bien souvent visionnaire, Marguerite Duras avait écrit le 4 juin 1986, un peu plus d'un mois après l'explosion du réacteur de la centrale de Tchernobyl :

« Maintenant on pourrait presque enseigner aux enfants dans les écoles comment la planète va mourir, non pas comme une probabilité mais comme l'histoire du futur. On leur dirait qu'on a découvert des feux, des brasiers, des fusions, que l'homme avait allumés et qu'il était incapable d'arrêter. Que c'était comme ça, qu'il y avait des sortes d'incendies qu'on ne pouvait plus arrêter du tout. Le capitalisme a fait son choix : plutôt ça que de perdre son règne. »

## Rencontre avec un militant de Greenpeace

Août 2019. Alors que j'étais en route pour Lisbonne en voiture, une panne m'oblige à une halte imprévue à Bordeaux. Pour occuper le temps, je me promène sur les quais de la Garonne. Il y avait ce jour-là, le Rainbow Warrior III, le bateau de Greenpeace. Les militant.e.s le faisaient visiter et quelques activistes étaient là sur le quai pour échanger avec le public. Je me souviens avoir passé un moment avec un jeune garçon qui m'a expliqué longuement (j'avais beaucoup de questions concrètes) comment s'organisaient les opérations.

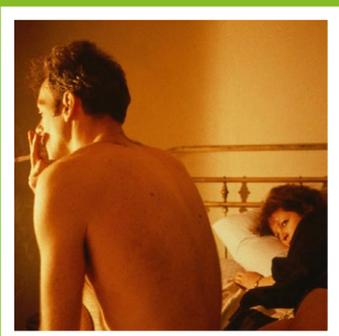




## Familles, je vous connais !

Le tableau de la famille dressé dans le roman reflète bien toutes les contradictions qui divisent les cercles intimes. Entre la difficulté de faire le deuil d'une mère qui avait conscience de la gravité de la situation et qui commençait à planter des graines pour l'avenir et un père « aveuglé » par sa volonté de réussite sociale, Laetitia n'a d'autre choix que celui de rompre un silence qui ressemblerait trop à une complicité. Elle affronte sa sœur jumelle et « massacre » son beau-frère, imbécile heureux ou qui croit l'être, heureux, en se goinfrant de viande jusqu'à l'indigestion.

Oser parler, dire, au cercle rapproché, que ce sera « sans nous », cette mascarade suicidaire de la consommation à outrance, oser dire « Non-Stop-Ça suffit ! » n'est pas chose aisée ! Combien de fois avons-nous été confronté.e.s à l'oncle goguenard ou à la cousine conformiste, au grand-père chasseur ou à la nièce ultra-libérale.



## Hélène Laurain

### Romancière



Née à Metz en 1988, Hélène Laurain a étudié les sciences politiques ainsi que l'arabe en France et en Allemagne, puis la création littéraire à Paris-VIII. Elle vit dans le Grand Est avec sa famille et y travaille en tant que traductrice de l'allemand. Elle anime actuellement un groupe de lecture au Fonds régional d'art contemporain de Lorraine autour du thème de l'émancipation. Elle s'intéresse notamment à ce qui a trait au vivant, au féminisme, à la maternité, et s'attache à trouver des formes qui disent le contemporain.

*Partout le feu*, paru le 6 janvier 2022 aux éditions Verdier, est son premier roman.

## Patrice Douchet

### Metteur en scène



Patrice Douchet est metteur en scène, directeur artistique et fondateur du Théâtre de la Tête Noire. Son parcours de metteur en scène est jalonné de créations explorant les écritures contemporaines adressées aux nouvelles générations, avec une attention particulière pour le jeune public et le public adolescent et trace ainsi une voie de spectacles « sans limite d'âge ». Il a créé des textes de Fabrice Melquiot, Claudine Galea, Karin Serres, Mariette Navarro, Martinage, Sarah Carré.

Patrice Douchet a également mis en scène des oeuvres qui s'inscrivent dans le triangle littérature / théâtre / cinéma.

Il a exploré les écritures scandinaves (Ingmar Bergman, Jon Fosse, Tarjei Vesaas), et travaillé un théâtre « littéraire » et d'images à la lisière du cinéma et du roman. Il inaugure en 1998 avec *Hiroshima mon amour*, un cycle de créations dédiées à Marguerite Duras. Depuis, il a souvent multiplié les objets artistiques autour de l'oeuvre de Duras et en particulier autour de ce que l'on nomme le Cycle indien par des workshops, des stages professionnels et des conférences en France et à l'étranger.

Depuis plusieurs saisons, un des axes de son projet artistique est l'adresse aux jeunes générations, aux 13-25 ans.

## Patrice Douchet et les écritures contemporaines

Patrice Douchet est également directeur artistique du Théâtre de la Tête Noire - Scène conventionnée d'intérêt national Art et création pour les écritures contemporaines.

Il a créé un faisceau d'outils et d'événements convergeant vers un même objectif, le repérage et le compagnonnage avec des auteur.rice.s : un comité de lecture, un festival, des rencontres, des lectures, une théâtrothèque et un cycle de commande *Partir en écriture* proposé à des auteur.rice.s qui choisissent une destination à travers le monde pour en ramener un texte théâtral.

En 1990, il inaugure la première édition du festival *Text'Avril*. Ces rencontres présentent chaque année, sous forme de lectures, de spectacles ou de mises en espace, des textes d'auteur.rice.s contemporain.e.s. *Text'Avril* travaille au repérage, à la reconnaissance, à la production et la diffusion des écritures d'aujourd'hui.

Il est le concepteur de *L'Emission*, qui innove dans la forme rencontre-lecture en créant un objet entre théâtre et radio. En 2012, *L'Emission* devient *La chambre des confidences*, un nouveau concept qui permet la rencontre entre auteur.rice.s, comédien.ne.s et spectateur.rice.s. Puis suivront *Les soirées singulières*, *Un texte, sinon rien !* et *L'Instant T/exte*, des événements récurrents pour faire découvrir de nouveaux textes

Il participe à la Filière Texte et est associé à la réflexion sur la structuration des comités de lecture et sur le réseau constitué autour de l'écriture contemporaine.

De 1996 à 2017, il est responsable de la rédaction d'un journal trimestriel *La Sentinelle*, où il écrit des articles en lien avec l'écriture dramatique contemporaine. Ce journal sera réactivé en 2022.

Il a développé des collaborations européennes avec l'Allemagne, la Suède et de 2008 à 2013 avec la Lettonie. Depuis juillet 2014, il a engagé un partenariat (projet *Ferry Book* soutenu par l'Institut Français) avec le Teatromosca de Sintra au Portugal.

En 2023, il mettra en scène *Respirer (douze fois)* de Marie Suel à Lisbonne en collaboration avec deux théâtres portugais.

En 1989, il initie un festival de théâtre triennale pour l'extérieur le Théâtre sur l'Herbe qui réunit sur un long week-end des spectacles de théâtre, de cirques, de danse, de musique et de performances avec une dimension « texte pour l'extérieur ».

Il publie en 2018 *La Fabrique des Instants précieux* aux éditions Quartett inaugurant la nouvelle collection rouge consacrée à des parcours d'artistes. Il participe à la création de *La Récolte*, la revue des comités de lecture avec le 1<sup>er</sup> numéro sorti en juillet 2019 à la Maison Jean Vilar - Festival d'Avignon.



## Lillah Vial Comédienne

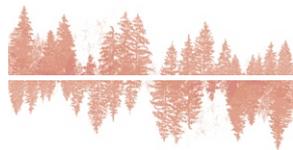


Lillah Vial naît au Havre en 1990. Elle se forme en art dramatique au Conservatoire du Havre, au CRR de Rennes puis au Studio de formation théâtrale de Vitry-sur Seine.

Elle danse depuis petite et suit pendant quinze ans des cours avancés de Modern Jazz et contemporain. Le chant est une autre de ses passions. Après un cursus de formation musicale et piano au conservatoire du Havre, elle intègre le chœur de femmes du CRR de Rennes, et participe également à des stages de chant lyrique avec Anne Fischer.

Elle enrichit sa pratique théâtrale auprès de Benoit Théberge et Daniel Danis dans le cadre d'un stage mêlant corps, écriture et mise en scène. Elle approfondit ensuite ses qualités d'autrice au cours d'un stage dirigé par Patrice Douchet, Gilles Granouillet et Fabienne Pralon sur l'île de Ouessant.

Au sortir de l'école, elle co-crée La compagnie la vie Grande avec Agathe Charnet. Elle joue notamment dans *Ceci est mon corps* et *Nous Etions la forêt*, écrits et mis en scène par Agathe Charnet. Lillah écrit et met en scène quant-à elle les spectacles jeune public *On ne naît pas femme* et *La Nuit sans fin*. Elle épaulé Taya Skorokhodova au sein de la compagnie OkO, joue dans *Manques* et assiste Taya sur le spectacle *Je serai Feu*. Également comédienne-danseuse pour la Compagnie Pied d'Argile, elle joue dans les spectacles *Les Fissures de mon visage*, *Summertime*, *Combinaisons*, *La mort de Férula*, *Dors mon Ange* et l'*Histoire du soir*. En 2023, elle rejoint le projet *Partout le feu* mis en scène par Patrice Douchet.



## **Camille Lockhart**

### **DJ - Ecran Total**



Camille Lockhart est comédienne, DJ, et autrice. Elle envisage la création contemporaine comme une expérience, un geste sensible dont la dimension dramatique et esthétique se confronte au quotidien.

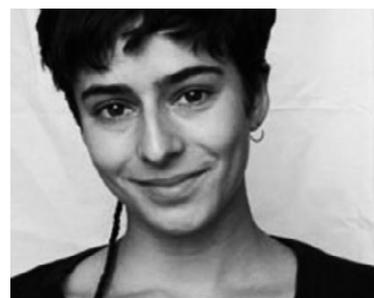
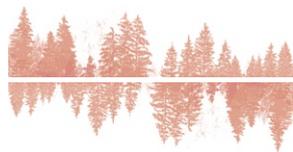
Quand elle quitte une scène de théâtre pour des platines, sous son alias Ecran Total, elle propose un voyage au cœur de toutes les influences qui l'ont construite. Biberonnée au jazz funk, elle a aujourd'hui une sélection musicale éclectique, surprenante, aux accents groove, avec un seul but : rassembler et faire de la fête un spectacle joyeux et inclusif.

On l'a vu ces dernières années au Primavera Sound Festival à Barcelone, au Djoon à Paris pour l'opening de Jayda G, Paul Johnson, le closing de Kings Of Tomorrow, et sur le toit de la Philharmonie pour le label Microqlima, à Border City pour Dure Vie où elle partageait les platines avec Folamour, pour le festival Frairie près du Havre, dont elle est devenue marraine et chaque année au festival d'Avignon, où elle est résidente depuis 2015. Elle a été également l'invitée de Yuksek dans son émission *Dance O Drome*, sur radio Nova, en juin 2022.

Elle est régulièrement sollicitée par des entreprises prestigieuses comme Cointreau, Perrier Jouët ou encore pour la clôture du salon WHOSNEXT.

Elle est aussi résidente du collectif SOL-R, et a cofondé les trios Crème de coco et VeSTeS.

Directrice artistique de la compagnie Second Mouse, basée à Clermont-Ferrand, elle imagine le théâtre au croisement des disciplines (danse, musique, performance), avec pour point de départ, une question sociétale, une rencontre qui génère une approche transversale.



## Anabel Strehaiano Scénographe

Après avoir étudié le design d'espace aux Arts Décoratifs de Strasbourg, elle intègre le département Scénographie de l'Ensatt dont elle sort diplômée en 2014, en signant avec Camille Allain la scénographie de *War and Breakfast*, mis en scène par Jean-Pierre Vincent.

Au cours et en parallèle de son cursus, elle se forme auprès de divers scénographes et artistes tels que Tomas Muñoz, Pierre-André Weitz, Denis Fruchaud, Alexandre de Dardel, Alfons Flores, NeedCompany, Mathurin Bolze, Cie 14:20.

A sa sortie d'école, elle rejoint le Théâtre de la Tête Noire au sein du programme Jeune Théâtre Régional du Centre-Val de Loire et réalise les scénographies du spectacle *Venezuela* de Guy Helminger, mis en scène par Patrice Douchet. La collaboration se poursuit sur les créations suivantes : *Deux enfants* de Gilles Granouillet, *Wapiti Waves* de Martinage et *Pingouin (Discours amoureux)* de Sarah Carré.

En 2016, elle conçoit l'aménagement du Village du Off à Avignon.

Elle a également réalisé les scénographies de nombreux spectacles parmi lesquels *Destin(s)* de la compagnie Les Non-Alignés, *La MétaMorphose* de La PeTiTe CompAgnie, la pièce chorégraphique *Mémoire d'un oubli* par Collective/Less et les pièces de François Hien *Olivier Masson doit-il mourir ?* et *La peur* par l'Harmonie Communale.

En 2021, elle conçoit la scénographie de la fresque théâtrale *La révolte des Canuts*, menée avec des amateurs par l'Harmonie Communale et le Collectif X en partenariat avec le Service du Développement Culturel de l'Opéra de Lyon.

## Adélie Antonin Costumière



Elle se forme à la coupe et à la réalisation- costume en DMA - Diplôme des Métiers d'Art - qu'elle intègre en 2012 à Paris. En 2014, elle entre en Master de conception à l'Ensatt dans lequel elle pratique le costume de théâtre historique et contemporain, de cinéma et de danse. Pendant ces trois ans, elle co-dessine les costumes des *Ateliers Spectacles* mis en scène par Michel Didym, Catherine Hargreaves ou encore Aurélien Bory. Elle participe en septembre 2016 à la troisième édition du Festival International des Textiles Extra-ordinaires pour lequel elle réalise des parures de buste faites d'objets recyclés brodés. Ce projet fut d'une grande importance dans sa pratique textile : celle du détournement de la matière. Elle rédigera son mémoire de recherche et création sur la notion de parure, sur des questionnements à la fois sociologiques, ethnographiques et plastiques. Cette passion pour l'ornement textile l'amènera à découvrir le batik et les bijoux en Indonésie durant l'été 2017.

C'est au travers de ses rencontres et projets artistiques qu'Adélie se passionne à explorer le costume de scène. Elle participe aux créations *Eau potable* et *Les Rapports des choses du vent et du souffle* de Nicolas Barry pour lesquelles elle conçoit des motifs aux silhouettes. À l'automne 2019, elle crée les costumes tout en couleurs de *Wapiti Waves* pour Patrice Douchet au Théâtre de la Tête Noire qu'elle retrouvera pour la création jeune public *Pingouin (Discours amoureux)* en 2021. Cette année-là, elle co-signe les costumes d'*Un Fil à la patte* du Collectif 7. Elle dessine et réalise les costumes des *Petites Mythologies* de La fédération Philippe Delaigue jusqu'à sa dernière création *Histoire Mondiale de ton âme* à l'automne 2022 ; et réalise des costumes colorés et évolutifs d'un jeune public *Petit bleu, petit jaune* avec la compagnie Rêve de singe.

On la retrouvera en 2023-2024, en collaboration avec la compagnie Transport En Commun mettant en scène *Le Grand Cahier*, *Sweety* du Collectif 7, *Le Lac des cygnes* du Patadôme, et *Partout le feu* de La Tête Noire - La compagnie.

En parallèle, elle a participé à plusieurs courts métrages : *Combustion spontanée* de Pierre-Jean Delvolvé, *Ensablé* de Mathieu Juan-Nieto. Elle a donné un atelier de costume en classe « adolescent » en centre hospitalier à Miribel.



## Jonathan Douchet

### Création lumière

Jonathan Douchet s'est formé au Centre de formation des techniciens du spectacle et a enrichi son expérience au sein du Théâtre de la Tête Noire avant de devenir régisseur lumière au grand auditorium de la BNF François Mitterrand. Depuis plus de dix ans, il collabore à la création lumière, son et vidéo de nombreux spectacles. En 2013, il devient formateur pour la marque de console lumière AVAB.

En tant qu'éclairagiste, Jonathan Douchet a travaillé avec Christophe Ivanés pour *Un rêve de cirque* ; Elsa Royer pour *Le troisième sexe*, *Alice aux pays des merveilles*, *Un tramway nommé désir* ; avec Bastien Crinon pour *Cruel Feydeau*, *Yavart*, *Je cherche tu pour former nous*, *Plus pied* ; avec Philippe Lanton pour *Parasites* de Mayenburg, *Hamlet Machine* de Muller ; avec Christophe Maltot pour *Inconnu à cette adresse* de K.Taylor, *Hamlet*, *Les Hommes désertés*, *La Dame à la faux*, *L'Île des esclaves* de Marivaux.

En danse, il travaille avec Cécile Loyer en résidence au Centre Chorégraphique d'Orléans.

Il est par ailleurs, depuis 2009, régisseur général du off d'Avignon. Il a été également co-fondateur de l'association Alternative nomade qui a pour but de mettre en place des concerts, des résidences d'artistes et d'organiser le festival *Les Ingrédients*. Il s'occupe du groupe de reggae ska ALF. Il a créé les lumières avec Jacques Verdier du groupe Vendeurs d'enclumes pour leur spectacle *Décadrant*.

Depuis 2009, il est directeur technique du festival off d'Avignon.

Il est aujourd'hui régisseur général de la compagnie Zirlib de Mohamed El Khatib : *Stadium*, *La Dispute*, *Les parents*.

Au théâtre, il travaille avec Clémence Prévault (*Matiloun*, *Sous Terre*) et Coraline Cauchi pour *Bleue* de Clémence Weill. Pour Patrice Douchet, il a réalisé les lumières des spectacles *Bouli Miro* de Fabrice Melquiot, *La Ménagerie de verre* de T.Williams, *Noces de sang* de Lorca, *Louise les ours* de Karin Serres, *Le Ravissement de Lol V.stein* de Marguerite Duras, *Nous les Vagues* de Mariette Navarro, *Venezuela* de Guy Helminger et de *Wapiti Waves* de Martinage.



## Jennifer Condaminet

### Création son



Après un Bac BTM à Caen spécialisé dans l'enregistrement audio (Brevet des techniciens de la musique), Jennifer Condaminet s'est formée à l'IGTS (Institut général des techniques du spectacle) à Grenoble. En 2008, elle est embauchée en tant que régisseuse son à l'espace Georges Sand à Chécy. Durant ces deux années, elle a pu accueillir et sonoriser différents spectacles comme Bernard Lavillier, Titi Robin, Calogéro.

Après deux ans dans cette structure, elle a pris son envol pour travailler avec différentes compagnies comme les 1001 sources, l'Antirouille, Serres chaudes, Collectif Mind the Gap... Mais aussi pour différentes structures, salles de spectacles et festivals comme le festival d'Avignon (régisseuse son au village du off).

Artiste et musicienne dans l'âme, elle joue du clavier et chante. Elle a mis en scène et fait la création sonore pour des spectacles jeune public *Scrooge* de Charles Dickens avec l'association Bath'art et *Héronor* de la compagnie Fée d'hiver.

Actuellement, elle tourne en tant que régisseuse avec Clémence Prévault pour le spectacle *Matiloun*. Pour Patrice Douchet, elle a réalisé des bandes sons et la régie son du spectacle *Wapiti Waves*.

## Résidences / Répétitions

13-17 février 2023 : Espace Malraux de Joué-lès-Tours (37)

17-21 avril 2023 : Théâtre de la Tête Noire - SCIN de Saran (45)

8-12 mai 2023 : Astrolabe - SMAC d'Orléans (45)

6-17 novembre 2023 : L'Echalier de Saint-Agil (41)

20-24 novembre 2023 : Théâtre de la Tête Noire - SCIN de Saran (45)

18-22 décembre 2023 : Théâtre du Donjon de Pithiviers (45)

8-24 janvier 2024 : Théâtre de la Tête Noire - SCIN de Saran (45)

### Création

24, 25 et 26 janvier 2024 : Théâtre de la Tête Noire - SCIN de Saran (45)  
en co-accueil avec le Centre dramatique national d'Orléans

### Mentions de production

**Production** : La Tête Noire - La compagnie

**Coproductions** : Centre dramatique national d'Orléans, Théâtre de la Tête Noire - Scène conventionnée d'intérêt national Art et création pour les écritures contemporaines de Saran, Atelier à spectacle - Scène conventionnée d'intérêt national Art et création de Vernouillet, L'Echalier - Atelier de fabrique artistique de Saint-Agil, Centre culturel Albert-Camus - EPCC d'Issoudun, *d'autres accords de coproductions sont en attente de décisions.*

*Partout le Feu* a reçu l'aide à la résidence de la DRAC Centre-Val de Loire. Le spectacle est inscrit dans un Parcours de Production Solidaire - Conseil régional du Centre-Val de Loire : Espace Malraux de Joué-Les Tours ; L'Echalier de Saint-Agil ; Astrolabe - SMAC d'Orléans ; Théâtre du Donjon de Pithiviers.

En complicité avec Komplex Kapharnaüm.

*Des demandes de subvention seront déposées pour 2024 auprès de l'aide au projet de création (DRAC) et de à la production (Conseil régional du Centre-Val de Loire).*

## Contact

**Patrice Douchet, direction artistique :**

06 08 64 10 98 - patrice.douchet@theatre-tete-noire.com

**Sylvie Moineau, suivi de production :**

06 85 05 35 91 - sylvie.moineau@gmail.com

contact.lacompagnie@theatre-tete-noire.com

La Tête Noire - La compagnie

219 rue de la fontaine, 45770 Saran

02 38 73 14 14

**La Tête Noire**  
LA COMPAGNIE

## Hélène Laurain: Offrir des contre-récits aux récits dominants est un puissant levier de changement

Il faut décidément oublier Houellebecq et se précipiter sur *Partout le feu*, formidable premier roman de la jeune Hélène Laurain qui paraît ces jours-ci chez Verdier. On est à rebours même de Houellebecq tant *Partout le feu* est l'antidote idéal au bavardage réactionnaire et la sclérose littéraire. Flamboyant récit au bord de l'apocalypse écologique, *Partout le feu* brosse le portrait de Laetitia, militante contre les déchets nucléaires au sein d'un groupe d'activistes décidés à mettre fin à la destruction capitaliste de l'écosystème. C'est le portrait d'une « génération Tchernobyl » qui se donne ici avec grâce et violence dans un contre-récit inouï.

Ma première question voudrait porter sur la genèse de votre puissant et remarquable premier roman, *Partout le feu* qui vient de paraître. Comment est née en vous l'idée d'écrire l'histoire de la jeune Laetitia qui, résidant dans le Grand Est devenu cimetière à déchets nucléaires, attend avec sa bande d'amis le grand feu comme d'autres le grand soir pour mettre fin à cet ordre des choses et œuvrer à ce qu'elle nomme « la furie verte » ? Est-ce que ce récit vous a été inspiré par un fait en particulier, vous a été dicté par l'urgence de l'actualité notamment écologique ou bien a-t-il surgi notamment à la faveur du visionnage de *Wild Plants* de Nicolas Humbert que vous évoquez dans votre récit ? Enfin, comment avez-vous arrêté le choix du titre qui, littéralement incandescent, peut se lire à la fois comme un constat mais aussi comme un fulgurant mot d'ordre ?

Tout est parti de l'idée d'un titre, furie verte, qui a surgi un jour alors que je ne le cherchais pas, et qui n'est finalement pas resté. Ces mots ont ouvert une brèche dans laquelle je me suis engouffrée : l'idée m'est venue d'aborder la vie d'une jeune femme prise dans une phase de déprime militante ; depuis quelque temps j'étais gagnée, comme nombre d'entre nous, par un désespoir assez prononcé devant la catastrophe écologique, et il était facile de me projeter dans la peau de Laetitia. C'était un moment où je me sentais capable de sortir d'un certain déni et de me confronter réellement à cette actualité angoissante, sans la survoler. Le titre *Partout le feu* s'est imposé plus tard, comme un constat au moment des méga-feux australiens. En même temps, j'avais envie d'un personnage très différent de moi, qui fait ce que je ne fais pas et inversement. Pour m'être essayée à l'autofiction, je m'étais retrouvée rapidement empêchée ; j'avais besoin de distance. J'ai fini par trouver cet entre-deux, où Laetitia habite un Grand Est fantasmé mais vraisemblable — les noms de villes sont fictionnalisés —, où elle naît deux ans avant moi, le jour de l'explosion de Tchernobyl. Je pouvais me servir abondamment de ce que je connaissais tout en me laissant la liberté d'inventer.

C'est au même moment que j'ai découvert le magnifique documentaire de Nicolas Humbert, *Wild Plants*, dont les scènes jalonnent le roman. Sa beauté m'a bouleversée. Ce film a été une véritable impulsion pour l'écriture. Après le visionnage, j'ai immédiatement eu envie d'écrire dessus, d'en garder une trace. Ce qui est puissant, ce sont ces portraits de personnes qui agissent de manière minuscule contre la catastrophe, comme ce planteur de graines dans les villes suisses, qui finit par redessiner la carte de Zurich

avec ses fleurs et ses légumes, dans un geste artistique qui ne se dit pas. Ce documentaire laisse une trace lumineuse et douce, et l'intégrer au quotidien de Laetitia a été une évidence. Laetitia est dans une autre dynamique, militante et communautaire, mais raconter ces deux pôles de l'engagement me permettait de toucher à un contraste intéressant.

Pour en venir au cœur de votre brûlant récit, *Partout le feu* propose un double portrait : en premier lieu, un portrait de groupe, celui de la bande d'activistes, « une association de malfaiteurs », qui a décidé de mettre fin à la destruction nucléaire de l'écosystème. La bande se compose ainsi de Fauteur, Taupe, Dédé ou encore Thelma qui gravitent autour de la narratrice, Laetitia. Ensuite, à ce portrait de groupe répond l'autoportrait en creux de ladite Laetitia mais il s'agit d'un autoportrait enkysté puisque Laetitia n'hésite pas à clamer : « je suis arythmique absolument / foncièrement étrangère / à la ville / kyste / polype ». En ce sens, puisque vous qualifiez vos personnages de « génération Tchernobyl », diriez-vous que vous avez cherché à travers la bande et votre héroïne à dresser autant de portraits générationnels sinon paradigmatiques de notre époque ?

J'ai effectivement voulu raconter une communauté, ce qui tour à tour la cimente et la désagrège, et les conséquences intimes de cette explosion du groupe, en l'occurrence sur le personnage de Laetitia. Sans ce groupe, elle se retrouve complètement isolée et en décalage complet, notamment avec sa famille. C'est quelque chose de plus universel que générationnel en l'occurrence, et les confinements dus à la pandémie nous l'ont cruellement rappelé. Le portrait du groupe s'effectue en creux : les seuls moments où on entraperçoit ses membres servent à signifier, dans la plus grande part du texte, l'absence de ces autres qui comptent. Je me concentre sur le personnage de Laetitia, qui est marginale dans la mesure où elle résiste au courant qui veut faire d'elle une petite soldate supplémentaire de la grosse machine productiviste. Elle est au départ la candidate idéale, bonne élève, elle a bien compris ce qu'on attendait d'elle et a d'abord consenti à le donner. J'avais envie de montrer la trajectoire d'une personne qui s'inscrit à en porte-à-faux et paie le prix de la solitude et du sentiment d'échec qui lui sont renvoyés ; quelqu'un qui choisit la lucidité, ce qui demande du courage. Mais c'est un choix, comme on le voit, quasiment impossible à tenir lorsqu'on est, par la force des choses (en l'occurrence la répression policière qui touche les militants écologistes, et en particulier les anti-nucléaires), isolée.

Mais plus que le portrait d'une génération, ce qui est d'après moi central dans ce texte et sans doute moins visible, c'est la question du deuil — des deuils. Deuil d'un récit de progrès généralisé et de sens de l'histoire, deuil d'une quasi-religion du confort qui nous mène à notre perte, deuil d'un récit d'élévation individuelle à travers le travail et la carrière, deuil d'une vision individualiste ou familiale d'une vie réussie. Deuil de toutes ces espèces qui disparaissent à une vitesse et dans une mesure tellement grotesque que nous ne pouvons plus les appréhender. Dans le roman, ces deuils s'incarnent principalement dans le destin de Mémou, la mère de Laetitia, mais il me semble que ce travail de deuil généralisé et un peu raté est omniprésent dans la trajectoire de Laetitia. Par quoi remplacer la fiction capitaliste dans laquelle elle a grandi et qui s'avère inopérante et délétère ? Il y a bien le récit de l'action collective mais en l'absence

de ça, elle n'a plus d'histoire à se raconter. Le philosophe Paul Preciado parle de la crise esthétique que nous a fait traverser la pandémie, suite au constat que ce que nous désirons, ce qui nous donne le sentiment d'être vivant, détruit le vivant. En élargissant cette pensée à la catastrophe écologique en général, je dirais que c'est ce que traverse Laetitia : une tentative de s'accrocher à un nouveau récit, voire de l'inventer, qui mettrait de l'ordre dans le chaos du réel, dans un monde qui s'effrite.

**Ce qui ne manque également pas de frapper, c'est combien *Partout le feu* prend acte d'une situation de catastrophe écologique que les personnages de la bande cherchent à dénoncer sinon enrayer. C'est en effet contre l'enfouissement des déchets nucléaires qu'ils s'organisent, pour lutter contre, est-il encore dit sur un post-it, la « disparition de la biodiversité » ou encore pour assainir « l'air pourri qu'on respire ». *Partout le feu* pousse un grand cri écologique. Seriez-vous d'accord pour ainsi qualifier votre récit de roman écologique et éco poétique ? Cette écologie littéraire que vous développez s'affirmerait ainsi comme un combat pour la vie et le vivant contre la « non-vie » : en seriez-vous là encore d'accord ? S'agit-il contre les intérêts individuels de « se laisser porter par la respiration du groupe », celle par exemple de la bande ?**

Oui, on pourrait le dire, dans la mesure où ce qui était central dans ma vie au moment de la rédaction était la préoccupation écologique. Je crois que ce livre parle notamment d'un désir de vivant qui ne parvient pas à s'assouvir. Laetitia est une urbaine, qui évolue dans un monde dépeuplé du vivant non-humain : le Snow hall où elle travaille, les parkings des zones d'activité commerciale, les balades au bord du fleuve où les cannettes de bière constituent le décor naturel, la banlieue pavillonnaire dans laquelle elle a grandi. Les seuls animaux dont on entend parler sont invisibles et lointains : on entend leurs cris s'échapper du zoo. Le documentaire *Wild Plants*, qu'elle visionne de manière obsessionnelle, dans les divers modes de liens au vivant qu'il propose, lui sert en ce sens d'apprentissage.

J'ai cherché par ailleurs une forme qui tendait vers une certaine sobriété. Il y a eu, après le premier jet, un grand travail de « dégraissage », au cours duquel j'ai tenté de condenser au maximum : dans une civilisation où la profusion jusqu'à l'asphyxie est la règle, il me semblait intéressant de viser, ne serait-ce que le temps d'un récit, cette forme de dénuement.

J'avais également à cœur de trouver une écriture capable d'intégrer les flux extérieurs, et dans cette forme liquide me plaisait également l'idée d'un certain mimétisme avec l'élément vivant qu'est la rivière qui coule : on glisse d'une ligne à l'autre, le flux de pensée se fond en dialogue qui se refond en conscience, les flashbacks et l'anticipation angoissée débouchent l'un dans l'autre. L'idée est de se laisser emporter par ce flot, par ce courant, qui est cependant accidenté : on s'y heurte à de nombreux obstacles. Il y a aussi, il me semble, dans ces ruptures permanentes du flux, le motif de la faille, de la brèche : celle qu'on creuse dans la terre pour enfouir les déchets, ou celle où se loge une plante pour revégétaliser l'urbain.

**Venons-en à la question de l'image du feu qui, dès le titre, habite votre texte. Multiples et plastiques, les feux s'offrent comme une puissance évocatrice : c'est un feu physique, celui de l'anthropocène qui ravage la planète ;**

**ce sont les feux qu'allument pour lutter les personnages ; ce sont aussi les feux que volent ces mêmes personnages pour survivre ; ce sont enfin les feux d'artifice qu'espèrent les personnages pour marquer leur triomphe contre l'ordre établi écocide.**

**Ma question sera ici double : en quoi ce feu est-il une image, physique comme morale, propre comme figurée, qui vous paraît symptomatique de notre époque ? Enfin, en quoi cette image finalement réversible d'un feu qui détruit mais aussi sublime participe de ce post-romantisme à l'œuvre dans votre roman, celui qui, comme vous le dites, consiste à « essayer de voir le beau dans toute cette merde » ?**

À constater le nombre de livres sortis ces dernières années portant le « feu » dans leur titre, cette hantise de feu (et fascination pour lui) est manifestement omniprésente dans notre imaginaire collectif. On ne se réjouit plus, me semble-t-il, des vacances d'été avec la même innocence qu'avant ; on les associe moins aux clichés des parasols et de plages de sable blond. Moi, dès le printemps, j'ai peur de cramer : je pense à la canicule, aux feux de forêt, aux sécheresses, et retiens mon souffle avant d'entendre les récits d'hectares de forêt ravagés à travers le monde qui feront notre actualité pour les mois qui suivent. Il y a donc évidemment la menace omniprésente et concrète de ce feu qui a décidé du titre.

Bien sûr, la polysémie du feu et toutes les dimensions symboliques qu'il convoque m'ont intéressée : le feu y est aussi celui des armes de la police et de ses violences (j'ai écrit *Partout le feu* en plein mouvement des Gilets jaunes), celui qui ravage nos immeubles délabrés, c'est la colère de Laetitia et de ses amis, le nucléaire bien sûr, c'est le « décalage prométhéen » tel que le développe Günther Anders, mais aussi la lumière et la chaleur de l'âtre... c'est donc encore une fois tous ces contrastes qu'il me permet de convoquer, apocalypse et douceur du foyer, rage et chaleur reconfortante.

**Parlons à présent si vous le voulez bien de la forme que prend le récit de *Partout le feu*. Loin d'être un récit en prose, votre texte s'affirme comme un texte poétique, construits autour de chants en vers libres et cursifs qu'on pourrait qualifier de cantilène contemporaine. Pourquoi avoir choisi de raconter cette histoire en la versifiant ? Était-ce pour suggérer combien la lutte de ces personnages doit être déclamée comme on appelle au combat ? Ou bien, dernière hypothèse, l'usage du vers dans ce poème de colère et de lumière qu'est *Partout le feu* a-t-il vocation, par le chant qu'il induit, à faire entendre ce que la prose ne peut plus faire entendre pour ceux qui « n'ont pas d'oreilles / pour ces récits-là » ? Est-ce que le poème est cette forme qui permet de faire entendre ce qui reste à dire quand tout a été pourtant dit ?**

Plus que la volonté de raconter telle ou telle histoire, ce qui a primé dans ma démarche a été de trouver une forme qui me semblait pertinente, et avec laquelle je pouvais m'imaginer cohabiter — et jouer — pendant des mois. Celle-ci a surgi par accident : les premières lignes du roman ont été un échange de SMS entre Laetitia et son amant, Fauteur, sur les SUV (ou plutôt contre). Le style télégraphique, le retour à la ligne et l'absence de ponctuation se sont, dans ce contexte, imposés. La prise de notes sur *Wild Plants* s'était faite également en vers. En enchaînant sur des dialogues, je me suis rendue compte à quel point cette forme était plastique et expressive, et c'était vraiment plaisant à bricoler : je pouvais sauter du dialogue à la narration, de la citation à

l'énumération des post-it, de la chanson au commentaire YouTube dans la même forme. Et c'est une forme qui se prête à l'intégration des flux (films, vidéos, commentaires de réseaux sociaux et contenu internet en général), c'est ce qui m'a séduite. J'aimais aussi le rendu graphique, cette bande étroite au milieu de la feuille, ça avait quelque chose de sobre, d'intense, et en même temps d'urgent : le flux de pensée de Laetitia pouvait s'y couler facilement.

Par ailleurs j'avais été assez frappée par un texte théorique d'Arno Schmidt, *Calculs 1*, dans lequel il appelle à « développer des formes de prose exactement adaptées aux différents mécanismes de la conscience et modes d'expérience qui ne cessent de se reproduire » contre la « chère fiction d'autrefois » qui figure un « déroulement continu de l'action ». Nos pratiques de lecture et d'écriture (je parle là avant tout des pratiques quotidiennes : e-mails, SMS, contributions sur les réseaux sociaux) ont tellement changé avec Internet qu'il me semblait intéressant de tenter de traduire ce changement plutôt que de l'ignorer.

Il y a enfin quelque chose de la chanson dans le rythme et la musicalité que cette forme permet ; je n'ai pas opté pour cette forme dans l'idée qu'un message pourrait ainsi passer plus efficacement, car je cherche plutôt à faire entendre des voix qui me semblent inaudibles et intéressantes. Et si cette forme peut capter l'attention et faire battre le cœur des lecteurs, un peu plus vite pendant deux heures, alors j'en suis déjà heureuse.

**S'il met en scène une bande d'activistes lancés dans une logique émeutière, *Partout le feu* pose la question d'une littérature conçue elle-même comme politique. Diriez-vous qu'au-delà de l'intrigue votre roman peut être qualifié de politique ou bien plutôt de révolutionnaire ? En effet, a-t-il, selon vous, vocation à œuvrer à la transformation de la société en offrant non pas uniquement une description du monde mais une injonction à le changer ? N'est-ce pas en ce sens qu'il faut lire, à la fois, l'épigraphe de Rilke qui enjoint de « toujours être en face » ainsi que les derniers vers, ceux qui clament « ouvrez la bouche / élevez vos voix / révoltez-vous » ?**

Comme beaucoup d'autres je suis persuadée que la fiction, dans ce qu'elle choisit de dire — ou de ne pas dire — du réel et dans sa mise en forme qu'elle propose, peut influencer puissamment sur ce dernier. Monique Wittig parle du travail littéraire comme d'un cheval de Troie en territoire hostile, qui accomplirait un « travail de minage et de sapage des conventions littéraires et sociales », et c'est une idée qui me séduit. En ce sens, il y avait pour moi effectivement un enjeu à faire des choix qui me semblaient justes, même s'ils me paraissaient en fait évidents : il était notamment primordial pour moi d'avoir un personnage principal féminin, Laetitia, qui soit complexe, puissant mais paumé, qui questionne les dominations qui s'exercent sur elle, plus désirable que désirable, ou encore qui ne veuille pas d'enfants.

De même, il me semblait important d'aborder un sujet invisible ou caricaturé comme l'est la lutte anti-nucléaire, ou le combat écologiste de manière général. J'ai eu beau fictionnaliser les lieux, je me suis évidemment abondamment documentée sur Bure et la répression qui s'abat sur les militants anti-nucléaires du coin. La scène d'ouverture, elle, fait référence à une action de Greenpeace à la centrale de Cattenom, tout près de chez moi. Certaines répliques sont tirées de podcasts d'interviews de militants. J'avais envie

de créer un récit d'activisme à la première personne, qui fait la part belle à la joie d'agir ensemble, à la beauté que cela engendre, sans pour autant minimiser le risque et la peur que cela implique.

Ces choix étant faits, à aucun moment je n'ai eu la prétention de me dire que politiquement, mon livre allait avoir un pouvoir d'action quelconque et que j'avais un contrôle sur sa réception. Lors de l'écriture, j'espérais avant tout pouvoir traduire en mots l'expérience que je traversais : panique, sentiment d'urgence, désespoir, perte de repères, mais aussi parfois jubilation. Quand on écrit un livre, d'autant plus un premier dont on ignore s'il sera publié, je crois qu'on répond avant tout à ses propres besoins. En l'occurrence, il s'agissait pour moi de faire exploser la petite fille sage, tenter de dépasser ma sidération devant la catastrophe, avec l'idée que si ces choses-là m'habitaient, je n'étais certainement pas la seule — l'éclosion, ces dernières années, de concepts comme « éco-anxiété » ou « solastalgie » le prouvent.

Si *Partout le feu* déplace quelque chose d'intime chez quelques un.e.s, s'il agit comme un catalyseur de lucidité — l'épigraphe de Rilke, dans l'interprétation que j'en fais, va dans ce sens —, évidemment, ça me plaît bien ; mais ça ne m'appartient déjà plus.

**Dans le prolongement des précédentes interrogations, *Partout le feu* peut se lire comme un contre-récit, comme un contre-chant à tous les récits dominants. Peut-être est-ce là que se tient sa force la plus active de transformation du réel, celle qui, narrative, oppose un récit au récit dominant. Dans ce monde entre ruines et compost, vous en affirmez sans détours l'ambition : « on a transformé notre histoire / en un récit de chaos on a réécrit / notre histoire ». *Partout le feu* doit-il ainsi se lire comme un récit qui veut changer le cours des récits dominants, comme si l'acte majeur militant était la réécriture ? La cantilène de *Partout le feu* se donne-t-elle ainsi comme un poème de l'activisme qui invite à rejoindre la militance ?**

Oui, je suis persuadée qu'offrir des contre-récits aux récits dominants est un levier de changement puissant. Il y a aussi, à mon sens, un enjeu à écrire de nouveaux récits, multiples et organiques, pour tenter d'organiser à nouveau ce monde en transition et y trouver du sens, ou plutôt le créer. J'ai trouvé une proposition passionnante par exemple dans *Croire aux fauves*, de Nastassja Martin, où l'auteur nous donne à voir une cosmologie animiste qui réinvente, pour nous Occidentaux, notre place au sein du vivant, notre rapport à ce que l'on désigne comme sauvage et qu'on sépare radicalement de nous. Je ne pense cependant pas que *Partout le feu* se situe à cet endroit : je pense qu'il se trouve dans une brèche, un flottement, en pleine crise du récit.

J'ai cependant voulu raconter des moments de joie dans le militantisme, les yeux qui s'allument quand on parle à ceux qui ont vécu des moments de liesse collective, le sens que cela procure. J'ai voulu contribuer à parler autrement du militantisme écologique à un moment où le spectre de « l'écoterrorisme » et de « l'ultra-gauche » est agité pour un oui ou pour un non. J'ai voulu montrer le décalage entre ce discours dominant et ce qui est vécu par les militants écologistes, qui souvent sont sommés de s'engouffrer dans une lutte qu'ils n'ont pas cherchée, et cela dans le but de défendre leur travail, leur territoire, leur histoire, leur avenir. Il y a donc volontairement quelque chose de subversif

dans le fait de décrire l'empuissancement joyeux que peut représenter le militantisme.

Ma dernière question voudrait enfin porter sur les influences littéraires qui sont les vôtres. Vous lisant, dans cette colère rythmée et ouvragée qui vous porte, on peut reconnaître les accents de Sabrina Calvo. Mais on peut également percevoir dans votre peinture de la jeunesse les accents de l'incandescence poétique de Simon Johannin tandis que vos réflexions sur une écologie littéraire ne manquent pas de regarder du côté de Thoreau que vous mentionnez. Ces différents écrivains vous ont-ils ainsi inspiré ? Quels autres auteurs se sont-ils révélés marquants pour vous ?

Mis à part Thoreau qui m'a accompagnée à l'adolescence et dont je connais l'importance dans la scène militante, les livres que vous évoquez font partie de ma longue liste intitulée « à lire », et il me tarde de les découvrir. Un livre qui m'a grandement marquée pour l'écriture de *Partout le feu* a été *Scènes de la vie d'un faune* d'Arno Schmidt. Le monologue intérieur fiévreux, l'ironie crasse, la forme (succession de scènes, de fragments photographiques à la force d'évocation rare), la langue loufoque et d'une inventivité transgressive : tout m'a soufflée dans ce livre (y compris sa retraduction fabuleuse par Nicole Taubes, qui m'a fascinée au même titre), et je lui dois beaucoup. Il est d'ailleurs amusant que *Scènes de la vie d'un faune* foisonne de signes de ponctuation, alors qu'elle a quasiment disparu de mon livre. De même, la scène finale de *Partout le feu*, sans que j'en ai eu conscience au moment de l'écrire, fait écho à la dernière scène du livre d'Arno Schmidt, mais je ne peux pas en dire plus...

Je voudrais citer également *Moi, Marthe et les autres* d'Antoine Wauters, qui a beaucoup joué dans mon désir d'être publiée chez Verdier : il y a une frénésie dans l'écriture, l'humour qui fleurit dans le morbide, une façon de toucher au monstrueux dans cette dystopie pas si invraisemblable qui m'ont enthousiasmée. Des livres de deuil, tels que *L'autre fille* d'Annie Ernaux ou *La première année* de Jean-Michel Espitalier m'ont par ailleurs accompagnée lors de l'écriture. Ensuite, de manière générale, l'écriture d'Anne Carson est très importante pour moi, et je chéris chacun de ses textes que j'ai pu découvrir. Ironiquement, j'ai lu *Autobiographie du rouge*, roman en vers, quelques mois après avoir fini *Partout le Feu*. Mais *Nox*, qui aborde le deuil de son frère avec lequel elle n'avait plus de contact depuis longtemps déjà, me hante depuis plusieurs années. D'autres poètes qui m'ont fortement marquée ces dernières années figurent également Charles Reznikoff, dans sa démarche de faire entendre des voix minuscules, ou encore l'artiste et poète Caroline Bergvall pour la dimension sonore de son travail.

Par ailleurs, mes références en termes d'écriture de dialogues se situent beaucoup plus dans le cinéma et les séries que la littérature : j'ai par exemple adoré le personnage principal de *Fleabag* de Phoebe Waller Bridge, et notamment ses échanges avec sa sœur « parfaite » ont été d'une grande inspiration. Je peux citer également la série *Succession* dont les dialogues sont brillants, et que j'ai visionnée lors de l'écriture, ou encore certains films potaches produits par Judd Apatow comme *Bridesmaids*, qui m'ont guidés dans l'écriture de scènes comme l'étouffement du personnage de Dans-le-sens-ou.

Enfin, certaines références musicales ont eu une importance primordiale dans l'écriture de *Partout le feu*, principalement l'œuvre de Steve Reich, mais aussi d'autres minimalistes américains comme Philip Glass. Il y a dans cette musique ces répétitions très subtiles, cette façon d'avancer par sauts invisibles, et en même temps quelque chose de scintillant et de vivant qui m'ont grandement aidée dans ma recherche de rythme et de musicalité.

Propos recueillis par Johan Faerber pour le magazine Diacritik (Janvier 2022)

*La Tête Noire*  
LA COMPAGNIE

